


Jean-Marie Fritz

Université de Bourgogne
jean-marie.fritz@u-bourgogne.fr

 <https://orcid.org/0000-0002-7031-8597>

NOSTALGIE ET *TRANSLATIO STUDII* : L'IMAGE DES « NAINS JUCHÉS SUR DES ÉPAULES DE GÉANTS »

Nostalgia and *translatio studii*: “The image of dwarfs standing on the shoulders of giants”

ABSTRACT

“We are dwarfs perched on the shoulders of giants,” this famous image that John of Salisbury attributed to Bernard of Chartres was very popular throughout the Middle Ages, and far beyond, until it became the motto of Google Scholar. First, it expresses the respect and admiration that the masters of the twelfth century had for the authors of Antiquity whose works they commented on. But the formula is more complex than it seems and is not reduced to its nostalgic and backward-looking dimension, it is also forward-looking and allows to affirm the idea of progress, the cumulative dimension of knowledge and *translatio studii*, since the dwarf perched on a giant sees farther than the one who supports him.

KEYWORDS: *translatio studii*, School of Chartres, dwarfs and giants, ancient and modern, children and old people, progress, Renaissance

Le rapport que le Moyen Age entretient avec le passé n'est évidemment pas simple ou univoque. Sur un plan théologique il est partagé entre deux orientations. D'un côté, notre existence est marquée par le péché originel, nous vivons après la chute dans une vallée de larmes, condamnés à souffrir et à mourir. La nostalgie est alors celle du Paradis perdu et du monde prélapsaire. D'un autre côté, le christianisme repose sur un partage entre l'Ancien et le Nouveau : Ancien et Nouveau Testament, Ancienne et Nouvelle Alliance ... L'Incarnation a bouleversé le rapport au temps, le nouveau est valorisé, comme dans l'iconographie l'Eglise l'est face à la Synagogue ; Marie, nouvelle Eve, a racheté le péché originel ; pour saint Paul, le chrétien doit se dépouiller du *vieil homme* (*vetus homo*) et devenir *homme nouveau* (*novus homo*), soit l'homme spirituel à l'image du Christ (Eph 4, 20–24). Et cet homme nouveau est désormais tourné vers l'avenir : pour les pères de l'Eglise, l'on vit moins dans la nostalgie d'un état prélapsaire que dans l'attente fiévreuse de la Parousie. Cette valorisation du nouveau est en tout cas essentielle et fondatrice : l'Incarnation introduit une rupture radicale dans l'histoire, il y a un avant et un après, et surtout l'après rachète l'avant.

Mais le temps des théologiens n'est pas le temps profane ni celui de la cité des

hommes. La nostalgie d'un passé heureux, idéal ou exemplaire est récurrente dans l'histoire de l'Occident, et cela indépendamment du Paradis perdu. Cela peut prendre la forme vague du bon vieux temps, d'un âge d'or plus ou moins éloigné de nous où le bonheur était possible, sorte de pendant profane et sécularisé de la vie édenique ; quant à la littérature satirique, elle fait très souvent appel au topos de la *laudatio temporis acti*, valorisant un passé plus ou moins proche et dénonçant les malheurs et injustices présents (Mühlethaler 1993). La fascination de l'Antiquité est une autre constante du monde occidental, du Moyen Âge jusqu'au XIX^e siècle au moins. L'on pense en priorité à ce que l'on a appelé assez tardivement *Renaissance*, qui cherche avidement à retrouver l'Antiquité, sa littérature, sa philosophie, ses œuvres d'art, à les imiter et à renouer avec eux. Cette avidité va de pair avec deux postures : exaltation et enthousiasme d'une nouvelle ère qui voit naître de nouveaux génies comme Léonard de Vinci ou Michel Ange qui n'ont rien à envier aux grandes figures de l'Antiquité, mais aussi une forme de mélancolie et de nostalgie ; Du Bellay médite sur les ruines de Rome et regrette que la cité qu'il côtoie au service de son oncle soit si éloignée de celle de l'Antiquité ou du moins de celle qu'il avait fantasmée à partir des auteurs antiques. La Renaissance se place bien souvent sous le signe de Saturne et de Mélancolie (Klibansky, Panofsky, Saxl 1989). On pourrait retrouver la trace de ce sentiment de nostalgie dans les différentes renaissances qui ont précédé la Renaissance par excellence, si l'on reprend la thèse développée par Erwin Panofsky dans *La Renaissance et ses avant-courriers dans l'art d'Occident*. Certes le monde carolingien qui, avec la *renovatio imperii*, se construit en partie sur la fascination de la Rome antique à la fois dans les institutions et dans les arts ou la poésie, exprime moins de la nostalgie qu'un rapport presque ludique : Alcuin se fait appeler Flaccus (Horace), Angilbert Homère, on pastiche les *Bucoliques*¹. La proximité relative de l'Antiquité peut expliquer cette absence de nostalgie ; le jeu se conjugue au souci de s'inscrire dans la continuité de l'empire chrétien de Constantin et Théodose.

L'on ne prend conscience que très progressivement d'une rupture avec les temps anciens ; Fréculfe, évêque de Lisieux, auteur d'une importante chronique universelle (fin des années 820), est peut-être l'un des premiers à envisager une césure autour de 600 et du Pontificat de Grégoire le Grand, et donc à suggérer le début d'une nouvelle ère historique (Den Brincken 1957 : 125). La renaissance du XII^e siècle a sans doute acté cette césure. Un poète comme Hildebert de Lavardin au début du siècle médite sur les ruines de Rome sur un ton qui ne déparerait pas sous la plume d'un Du Bellay : « Par tibi, Roma, nihil, cum sis prope tota ruina », même si, comme l'a bien montré Jean-Yves Tilliette², des enjeux proprement théologiques liés à la réforme grégorienne interfèrent dans cette vision. Les grandes figures chartraines admirent les Anciens, quoique païens, et commentent leurs œuvres, à commencer par le *Timée* de Platon. Une image célèbre exprime ce respect presque mêlé de crainte : les clercs du Moyen Âge ne sont que des nains par rapport aux géants que sont les grands penseurs et savants de l'Antiquité, mais des nains juchés sur leurs épaules ; ils voient donc plus loin que les géants sur lesquels ils sont assis. Image promise à un grand avenir, puisqu'on la retrouvera à l'époque moderne chez des esprits aussi différents

¹ Sur ce jeu avec l'antiquité, voir Brunhölzl 1991, chap. 1 ; sur l'histoire de cette notion de *renaissance carolingienne* dans l'historiographie depuis le XIX^e siècle, voir Sot 2007.

² « Rien ne t'égale, Rome, alors même que tu n'es presque plus que ruine » ; voir Tilliette 1995.

que Paré, Burton ou Newton, et qui sera galvaudée jusqu'à devenir la devise de *Google Scholar*. La suspicion des clercs à l'égard du savoir profane et de l'héritage païen depuis les premiers pères jusqu'à un Pierre Damien au XI^e siècle (Cantin 1975) a laissé la place dans une frange de la clergie à une admiration et à une forme de nostalgie pour l'idéal antique. Et si l'image des nains et des géants a connu un tel succès dès le Moyen Âge, c'est qu'elle permet d'envisager à la fois la dette que l'on doit aux prédécesseurs et donc le rapport nostalgique au passé et l'idée de progrès, soit la dimension cumulative du savoir et de la *translatio studii*. La nostalgie n'est sans doute jamais pure nostalgie.

NAINS ET GÉANTS

Dans un article fort érudit de *Vivarium*, Edouard Jeuneau a étudié à la fois l'origine et la large diffusion de cette image des nains juchés sur des géants. Il relève ainsi une bonne vingtaine d'auteurs médiévaux d'horizons très différents, chrétiens, mais aussi juifs, qui ont utilisé cette formule (Jeuneau 1967). L'image est le plus souvent anonyme ou alors faussement attribuée au Philosophe par excellence, soit Aristote, comme dans le *De naturis rerum* d'Alexandre Neckam († 1217)³. Le seul auteur à la rattacher à une figure précise est Jean de Salisbury dans un traité de logique et de dialectique, le *Metalogicon*. Jean, évêque de Chartres de 1176 à sa mort en 1180, l'attribue à Bernard, maître, puis chancelier de l'école-cathédrale de Chartres entre 1124 et 1126, dont on a perdu la quasi-totalité des écrits à l'exception d'un commentaire du *Timée*. Il s'agit donc d'une citation de seconde main, mais Jean a bien été élève à Chartres dans les années 1140 :

Dicebat Bernardus Carnotensis nos esse quasi nanos gigantum umeris insidentes, ut possimus plura eis et remotiora videre, non utique proprii visus acumine, aut eminentia corporis, sed quia in altum subvehimur et extollimur magnitudine gigantea.

Bernard de Chartres disait que nous sommes comme des nains assis sur des épaules de géants, de sorte que nous pouvons voir davantage de choses qu'eux et plus loin, non certes à cause de l'acuité de notre propre vue ou de la hauteur de notre taille, mais parce que nous sommes portés et élevés vers le haut par la stature des géants⁴.

Le *Metalogicon*, à la différence du *Policraticus* du même auteur, a connu une diffusion plutôt restreinte (les sept manuscrits conservés sont tous insulaires), mais Edouard Jeuneau a de fait repéré une autre attestation, qui plus est, plus ancienne, celle des *Gloses sur Priscien* de Guillaume de Conches (avant 1123 pour la première rédaction), l'un des maîtres de Jean de Salisbury et disciple de Bernard de Chartres, texte mieux diffusé. Si Guillaume ne l'attribue pas à Bernard, l'on reste toutefois dans le même écosystème culturel. Il commente le célèbre passage de Priscien (VI^e siècle) sur les maîtres en grammaire d'autant plus savants qu'ils sont plus récents – *quanto juniores, tanto perspicaciores* –,

³ Alexandre Neckam, *De naturis rerum*, I, 78 : « Et, ut ait Philosophus, nos sumus quasi nani stantes super humeros gigantum » (éd. Wright 1863 : 123).

⁴ Jean de Salisbury, *Metalogicon*, III, 4 (éd. Hall, Keats-Rohan 1991 : 116). Nous traduisons, même remarque pour les textes ultérieurs.

dont se souvient sans doute Marie de France dans le prologue de ses *Lais*⁵ :

Auctores cujus, *grammaticæ*, quanto juniores, *posteriores*, tanto perspicaciores. *Bene dicit quia moderni perspicaciores sunt quam antiqui, sed non sapientiores (...). Unde sumus quasi nanus aliquis humeris gigantis superpositus. Ille quidem aspicit longius gigante, non ex quantitate propria, sed ex quantitate suppositi. Similiter et nos plura videmus antiquis, quia scripta nostra parva et magnis eorum operibus superaddita, sed non ex ingenio et labore nostro, immo illorum (...).*

Dont les auteurs (de grammaire), *ont une vue d'autant plus perçante qu'ils sont plus jeunes*, soit plus récents. Il affirme bien que les modernes ont une vue plus perçante que les anciens, mais non pas plus de sagesse (...). Nous sommes donc comme un nain juché sur les épaules de quelque géant. Celui-là voit de fait plus loin que le géant, non en raison de sa taille elle-même, mais en raison de la taille de celui qui est sous lui. De même nous voyons plus loin que les anciens, parce que nos petits écrits sont augmentés de leurs grandes œuvres, ce qui n'est toutefois pas dû à notre génie et travail, mais au leur (Jeauneau 1960 : 235).

Ces *Gloses*, plutôt que le *Metalogicon*, constituent sans doute la source de bien des attestations ultérieures.

Ce qui frappe à la lecture des différentes mentions de cette image est l'extrême souplesse de la formule. Elle peut se décomposer en deux versants : d'abord l'idée d'une différence d'échelle entre les Anciens ou prédécesseurs – catégorie à définir et de fait assez vague – comparés à des géants, et nous, les modernes, les *recentiores*, qui ne sommes que des nains ; les anciens seraient de plus grands savants que nous. Ensuite, l'idée d'une transmission (*translatio*) et d'un cumul des savoirs, donc d'un progrès continu des connaissances ; le nain, bien que nain, voit plus loin que le géant, puisqu'il est placé sur ses épaules. D'un côté donc l'idée d'une rupture entre un âge des géants, l'Antiquité, et un âge des nains, le présent, soit le Moyen Âge ; de l'autre, la pensée du continu : la différence d'échelle n'empêche nullement le progrès.

Il faut d'abord remarquer l'image méliorative des géants, image en opposition aussi bien avec la tradition mythologique de la Gigantomachie et des Géants en révolte contre les dieux du ciel (bien présente dans la littérature latine et vernaculaire dès le XII^e siècle⁶) que celtique du géant brutal et cannibale, familier des chansons de geste et des romans arthuriens. De ce point de vue on peut la rapprocher des géants « sympathiques » que sont saint Christophe ou, dans la mythologie païenne, Orion. Le mythe de Cédalion et Orion est un mythe certes marginal (il ne figure pas dans les *Métamorphoses*), mais bien connu et diffusé par Servius et surtout par *l'Astronomie* d'Hygin⁷. Le géant Orion, frappé de cécité, demande à Cédalion, forgeron au service de Vulcain, de se jucher sur ses épaules et de le guider vers la lumière du soleil ; il retrouve ainsi la vue. Les manuscrits d'Hygin

⁵ Le texte de Marie de France fait une allusion assez vague à Priscien, mais l'idée de *surplus* de sens peut renvoyer à ce passage (voir éd. Harf-Lancner 1990 : 22). Sur la fortune médiévale de la formule de Priscien, voir Silvestre 1968.

⁶ Pour la réception médiévale du mythe antique des Géants jusque dans le domaine vernaculaire, voir Mora 2009 ; pour les antécédents antiques du couple nain-géant, voir Spina 2004.

⁷ Voir Hygin, *Astronomia*, II, 34 et Servius, *In Virgilii Aeneidem commentarii*, X, 763 (éd. Thilo, Hagen 1884 : 465–466). Sur ce mythe, voir Yoshida 1969, avec d'intéressants parallèles avec des textes médiévaux, la légende de saint Christophe et les mythologies nordiques.

sont souvent illustrés et l'on peut repérer des représentations intéressantes de cette scène⁸. On a aussi pu faire le rapprochement avec les lancettes des verrières hautes de la façade sud de Chartres, plus tardives (vers 1210–1220), où les quatre évangélistes – Matthieu, Luc, Jean, Marc –, sont juchés sur les épaules de quatre prophètes, respectivement Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, Daniel. Cette thèse a été rejetée par Klibansky (1936), au motif que ce dispositif iconographique est attesté dans des zones bien éloignées de Chartres. Quoi qu'il en soit, images et textes se rencontrent autour de montages analogues.

ANCIENS ET MODERNES

L'image des géants et des nains peut donc d'abord exprimer une forme de nostalgie. Ainsi, Jean de Salisbury introduit cette allusion à Bernard de Chartres dans un développement consacré au *Peri hermèneias* d'Aristote : il y fait l'éloge de cet ouvrage non seulement pour son contenu, mais aussi pour l'élégance de sa forme (alors même qu'il ne le connaît que dans sa traduction latine !) et de conclure : *Licet itaque modernorum et veterum sit sensus idem, venerabilior est vetustas* (« Bien que l'intelligence des modernes et des anciens soit la même, l'ancienneté est plus venerable »). Séduction et nostalgie de l'ancien, de la patine du temps, au delà d'une forme d'égalité entre anciens et modernes. Salisbury évoque ensuite Abélard qui prétendait qu'il était facile à un homme de son temps (il pense implicitement à lui-même) d'écrire un livre de logique de la qualité de celui d'Aristote, mais qu'il lui manquerait alors l'autorité⁹. L'Antiquité, Aristote dans ce cas précis, c'est à la fois le charme de la *vetustas* et le poids de l'*auctoritas*.

L'écart temporel entre les géants et les nains est ici explicite, c'est ce qui sépare l'Antiquité du présent de l'écriture, le XII^e siècle de Jean de Salisbury. Les clercs du Moyen Age, on l'a vu, ont progressivement conscience de vivre dans une nouvelle ère historique et le terme qui qualifiera les hommes du Moyen Age par rapport aux Anciens sera celui de *modernes* ; Guillaume de Conches oppose ainsi dans ses *Gloses sur Priscien* citées plus haut les *antiqui* aux *moderni*¹⁰. Mais l'écart peut être resserré comme dans les textes médicaux. Quand Gilles de Corbeil, le médecin de Philippe Auguste, réemploie l'image des nains et des géants au début d'un de ses traités, les géants ne représentent pas Hippocrate ou Galien ni même Avicenne, mais la génération immédiatement précédente, celle des maîtres qu'il a pu écouter à Salerne : le rapport des nains aux géants est celui des disciples aux maîtres¹¹. Bien des traités de chirurgie jusqu'à l'âge classique en

⁸ Voir, par exemple, un manuscrit d'Allemagne du Sud du début du XV^e siècle (Washington, Library of Congress, Rosenwald 4, f 5^r). Voir https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Library_of_Congress,_Rosenwald_4,_Bl._5r.jpg.

⁹ *Sed ut auctoritatis favorem sortiretur, aut impossibile aut difficillimum* [« Quant à obtenir la faveur de l'autorité, c'est ou impossible ou extrêmement difficile »] (*Metalogicon*, III, 4, éd. Hall, Keats-Rohan 1991 : 116).

¹⁰ Sur la notion de *moderni*, voir Chenu 1976, 390-393 et Gössmann 1974. L'opposition *antiqui* / *moderni* recoupe en fait plusieurs réalités au XII^e siècle : auteurs païens / auteurs chrétiens, figures de l'Ancien Testament / figures du Nouveau, Pères de l'Eglise / théologiens du XII^e siècle, réalistes / nominalistes dans la querelle des Universaux ...

¹¹ Maurus, qui a succédé à son maître Pierre de Musanda à sa mort, est comme un nain juché sur l'épaule du géant Musanda (*De laudibus et virtutibus compositorum medicaminum*, v. 97–98, éd. Choulant 1826 : 51).

passant par Ambroise Paré citent cette formule en ouverture de traité. La *Chirurgia* de Guy de Chauliac (1363) a pu jouer le rôle de modèle ; la traduction française médiévale anonyme du début du xv^e siècle procède ainsi :

Les sciences sont faictes par addicte mans et n'est pas chose possible que une seule personne puisse commencer une science et finir. Et nous sumes enfans qui sumes ainsi que sur le col d'un geant, qui povons veoir tout ce que le geant voit, et plus encores¹².

On peut noter l'insistance sur le verbe *voir*, présent dans toutes les versions de la formule. La vue est le sens noble et qui permet le savoir ; le médecin ou le chirurgien se définit d'abord par l'acribie de son regard. Remarquons aussi que Chauliac ne parle plus de nains, mais de *pueri* ou, en vernaculaire, *enfans*. L'on comprend alors très bien la fortune de cette image dans les traités de médecine : l'on rend hommage aux médecins ou chirurgiens de la génération passée, l'on marque le respect pour les maîtres par cette différence d'échelle entre géants et nains. De la médecine, l'extension se fera sans difficulté aux sciences physiques à l'âge classique. On peut mentionner la lettre de Newton à Hooke, lettre de jeunesse au moment où les deux savants étaient encore en bons termes (5 février 1676) : « You have added much several ways, & especially in taking ye colours of thin plates into philosophical consideration. If I have seen further it is by standing on ye sholders of Giants » (Turnbull 1959 : 416). La perspective, on le voit, est bien différente de celle d'un Bernard de Chartres, l'image résonne comme un hommage à un prédécesseur, voire quasi-contemporain, et permet de figurer le progrès des savoirs, loin de toute idée de nostalgie ou d'idéalisation d'un passé lointain.

ENFANTS ET VIEILLARDS

L'image des enfants que Guy de Chauliac substitue à celle des nains n'entre pas en jeu uniquement dans le cadre de la *translatio* des savoirs comme la médecine, on la retrouve curieusement dans le discours de la *laudatio temporis acti*, la louange du bon vieux temps. Ainsi, un auteur vernaculaire du début du xiii^e siècle, Guiot de Provins, auteur de la *Bible Guiot*, fustige la société de son temps, regrettant surtout la générosité des princes d'autrefois (« Que sont li prince devenu ? »), topos bien connu de la littérature des Etats du monde, mais pour cela il fait appel à l'image plutôt originale de l'enfant ; il compare les hommes d'aujourd'hui à des petits enfants :

Mout mallement somes changié :
li siecles fu ja biaux et grans,
or est de garçons et d'enfans (v. 284–286 ; Orr 1915 : 18).

¹² *Grande chirurgie* de Guy de Chauliac, manuscrit de Montpellier, Bibliothèque de Médecine, H 184, f^o 1 v^oa. Texte latin : « Sciencie enim per additamenta fiunt ; non enim est possibile eundem incipere et finire. Pueri enim sumus in collo gigantis, quia videre possumus quicquid gigas et aliquantulum plus » (*Inventarium sive Chirurgia magna*, éd. McVaugh, Ogden 1997 : 1). Chauliac se souvient sans doute de la *Chirurgia* d'Henri de Mondeville (élaborée entre 1306 et 1320), où l'image apparaît dans le cours du traité, non en ouverture : « Miserum autem esset ingenium nostrum, si semper uteremur inventis, et iterum moderni sunt respectu antiquorum sicut nanus super humeros gigantis, qui videt quicquid videt gigas et ulterius videt » (éd. Pagel 1892 : 508).

Le monde a changé, la grandeur a laissé place à la petitesse, la générosité à la mesquinerie. Le siècle se rapetisse ; bientôt deux, voire quatre hommes pourront se battre à l'intérieur d'un pot. Humanité condamnée à devenir lilliputienne en quelque sorte :

Li siècles, sachiez voirement,
fadrail par amenuisement ;
per amenuement faudra
et tant per apeticera,
qu'uit homes batront en un for
a flaels lou bleif toute jor,
et dui home, voire bien quatre,
se poront en un pout combatre (v. 287–294).

L'enfant devient ici paradoxalement image du déclin, là où l'on attendrait la figure inverse du vieillard. Les clercs du Moyen Age, à la suite du *De Genesi contra Manichaeos* d'Augustin, mettent en effet en parallèle les sept âges du monde et les sept âges de la vie ; l'humanité est un grand homme qui vieillit progressivement, de *l'infantia* à la *senectus* (Fritz 1993). L'humanité est dans le dernier âge, celui de la vieillesse, l'humanité est vieille. Si Augustin ne parle pas de déclin, mais songeait à une fin des temps proche, l'automne du Moyen Age réemploiera l'image dans la perspective d'une décrépitude et d'un présent mélancolique. L'on pense à Eustache Deschamps, qui dans nombre de ballades insiste à la fois sur sa propre vieillesse et sur celle du monde. Le monde, longtemps sage durant sa maturité, est maintenant à l'image d'un vieillard gâteux et *assoté* :

Le monde a la propriété
De ce vieillard : trop innocent
Fut après sa nativité,
Et puis fut saiges longuement,
Justicier, vertueus, vaillant ;
Or est lasches, chetis et molz,
Vieux, convoiteus et mal parlant :
Je ne voy que foles et folz¹³.

Le monde est chargé d'années et proche de sa fin, ce que le poète relie dans le refrain au thème de la folie universelle.

La Renaissance, tout en accordant, de Brant à Erasme, une place centrale à l'universelle folie des hommes et du monde, se construit d'abord sur l'idée d'un renouveau : au terme de cet automne du Moyen Age le vieux monde a donné naissance à un monde neuf, qui renaît et qui renoue avec l'Antiquité. Le millénaire qui les sépare est désormais appelé *moyen âge*, *medium aevum*, *media tempestas*, terme qui apparaît pour la première fois en 1469 sous la plume de Giovanni Andrea Bussi, bibliothécaire du Vatican. La Renaissance voit aussi l'Occident découvrir un nouveau monde, l'Amérique, comme le dit Montaigne : « Notre monde vient d'en trouver un autre (...), si nouveau et si enfant ». Le penseur humaniste est bien éloigné d'un Bernard de Chartres, la posture d'humilité des clercs du Moyen Age n'est plus de mise ; l'humaniste n'est pas un nain et les grandes figures de l'Antiquité, aussi idéalisées soient-elles, ne sont plus des géants. Il n'est pas

¹³ Eustache Deschamps, *Balade 95*, strophe 2 (éd. Queux de Saint-Hilaire 1878 : 203).

étonnant que l'image des nains juchés sur des épaules de géants soit mise à mal ou du moins réservée à figurer la simple *translatio studii*. Une des critiques les plus virulentes contre la formule figure dans le grand traité de pédagogie de l'humaniste espagnol Luis Vivès, le *De disciplinis*, publié en 1531 :

Falsa est enim atque inepta illa quorundam similitudo, quam multi tanquam acutissimam atque appositissimam excipiunt, nos ad priores collatos esse ut nanos in humeris gigantum. Non est ita : neque nos sumus nani nec illi homines gigantes, sed omnes ejusdem staturae, et quidem nos altius evecti illorum beneficio. Maneat modo in nobis quod in illis : studium, attentio animi, vigilantia et amor veri.

C'est une comparaison fautive et stupide, mais qu'on prend souvent pour la plus fine et la plus judicieuse des remarques, qui consiste à dire que nous sommes, par rapport à nos prédécesseurs, comme des nains sur les épaules de géants. Non ! Nous ne sommes pas des nains, et ils ne sont pas des géants non plus. Nous sommes tous de la même taille, et ils nous aident même à les dépasser, pourvu que demeurent en nous les qualités qui furent les leurs : le zèle, la concentration, la vigilance et l'amour de la vérité (Vigliano 2013 : 43–44).

La *similitudo* des nains et des géants est « fautive et stupide ». L'essentiel est la capacité à transmettre de génération en génération le goût de l'étude, l'intelligence et l'amour de la vérité, ce qui fait l'humanité en somme. Et cette transmission de maître à élève, de père à fils doit être continue et homogène ; on ne peut s'accommoder d'une différence d'échelle, d'un écart entre nains et géants : « nous sommes tous de la même taille » ; l'humanité n'est pas clivée entre des géants et des hommes petits ou modestes ; le point de vue est résolument universaliste.

Cette vision de l'histoire qui écarte toute idée de nostalgie est déjà présente à la fin du Moyen Age malgré une mélancolie devenue obsédante. Un auteur comme Martin le Franc, un des rares humanistes français (il est, plus exactement, suisse, si tant est que ce terme ait un sens à cette époque) : il connaît Dante et Pétrarque, fait même l'admiration du grand humaniste italien Aeneas Piccolomini, il est surtout l'auteur d'une vigoureuse défense des femmes dans son *Champion des dames*. Sa vision du temps est positive et cumulative :

Science est comme ung puis parfont
 Que les Anciens descouvrirent,
 Ou les novviaux engins parfont
 Ce que les viellars ne parfirent.
 Toudis avant piquent et tirent
 Les jones engins moult appers
 A trouver ce qu'onques ne virent,
 Et tousjours se font plus experts.
 (...)
 Mais pour fin en ce propos mettre,
 Je dis et diray plainement
 Qu'on treuve maintenant maint mestre
 Ouvrant plus excellentement
 Qu'on ne fist anciennement,
 Car on scet bien qu'Experience
 Euë, continuelement
 Nourrist et accroist la science (Deschaux 1999 : 71–72).

Martin le Franc envisage la continuité du progrès du savoir – « Toujours se font plus experts » – sans faire appel à l'image des géants ou des nains : le progrès est moins une élévation qu'un approfondissement à travers l'image du puits. Vision optimisme de la *Science* qui rime avec *Experience*, et qui ne peut s'accommoder de la figure des géants. Martin le Franc, un des premiers auteurs « féministes », n'est pas un nostalgique, alors même que les cours d'Occident, et surtout celle de Bourgogne, vivent dans une sorte de retour vers le passé, vers le temps des Croisades et des grands exploits chevaleresques, vers le temps aussi de Jason et de sa Toison d'or, d'Alexandre et d'Arthur.

L'image des nains juchés sur des épaules de géants est donc une image qui perd de sa substance au fil des siècles ; de plus, nostalgie et mélancolie ne saturent pas tout l'horizon mental de la fin du Moyen Age, Martin le Franc en est la preuve. Notons enfin que le Moyen Age pourra lui-même devenir objet de nostalgie. La première réception du Moyen Age au siècle des Lumières, celle d'un La Curne de Sainte-Palaye qui adapte entre autres *Aucassin et Nicolette* dans ses *Amours du bon vieux tems* (Paris, 1756) ou d'un Barbazan qui édite une collection de fabliaux la même année, celle d'un Baculard d'Arnaud, s'inscrit bien en grande partie dans le registre de la nostalgie : le Moyen Age c'est le temps de l'innocence et de la naïveté, c'est le *bon vieux temps*, où l'on vivait dans une forme d'ingénuité, loin de tout artifice.

BIBLIOGRAPHIE

- BRUNHÖLZL Franz, 1991, *Histoire de la littérature latine du Moyen Age*, t. I, 2. *L'époque carolingienne*, trad. fr. de H. Rochais, Turnhout : Brepols.
- CANTIN André, 1975, *Les sciences séculières et la foi. Les deux voies de la science au jugement de S. Pierre Damien (1007–1072)*, Spoleto : Centro italiano di studi sull'Alto Medioevo.
- CHENU Marie-Dominique, 1976, *La théologie au douzième siècle*, Paris : Vrin.
- CHOUANT Ludwig, 1826, *Aegidii Corboliensis Carmina medica*, Leipzig : Leopold Voss.
- DEN BRINCKEN Anna-Dorothee von, 1957, *Studien zur lateinischen Weltchronistik bis in das Zeitalter Ottos von Freising*, Düsseldorf : M. Tritsch Verlag.
- DESCHAUX Robert, 1999, *Martin le Franc. Le Champion des Dames*, t. IV, Paris : Champion.
- FRITZ Jean-Marie, 1993, *Figures et métaphores du corps dans le discours de l'histoire : du mundus senescens au monde malade*, (in:) *Apogée et déclin*, Claude Thomasset, Michel Zink (éds.), Paris : Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 69–85.
- GÖSSMANN Elisabeth, 1974, *Antiqui und Moderni im 12. Jahrhundert*, (in:) *Antiqui und Moderni. Traditionsbewußtsein und Fortschrittsbewußtsein im späten Mittelalter*, Albert Zimmermann (éd.), Berlin : Walter De Gruyter, 40–57.
- HALL John Barrie, KEATS-ROHAN Katharine, 1991, *Ioannis Saresberiensis Metalogicon*, Turnhout : Brepols (« Corpus Christianorum. Continuatio Medievalis », 98).
- HARF-LANCNER Laurence, 1990, *Lais de Marie de France*, Paris : Le Livre de Poche.
- JEAUNEAU Edouard, 1960, Deux rédactions des gloses de Guillaume de Conches sur Priscien, *Recherches de théologie ancienne et médiévale* 27 : 212–247.
- JEAUNEAU Edouard, 1967, "Nani gigantum humeris insidentes". Essai d'interprétation de Bernard de Chartres, *Vivarium* 5, 79–99.
- KLIBANSKY Raymond, 1936, Standing on the shoulders of giants, *Isis* 26, 147–149.
- KLIBANSKY Raymond, PANOFSKY Erwin, SAXL Fritz, 1989, *Saturne et la Mélancolie. Etudes historiques et philosophiques : nature, religion, médecine et art*, trad. fr. de F. Durand-Bogaert, L. Evrard, Paris : Gallimard.

- McVAUGH Michael Rogers, OGDEN Margaret Sinclair, 1997, *Guy de Chauliac. Inventarium sive Chirurgia magna*, Leyde : Brill.
- MORA Francine, 2009, *Le mythe des géants et la "Renaissance" du XII^e siècle*, (in :) *La Mythologie de l'Antiquité à la Modernité. Appropriation – Adaptation – Détournement*, Jean-Pierre Aygon, Corinne Bonnet, Cristina Noacco, Rennes : PUR, 143–155.
- MÜHLETHALER Jean-Claude, 1993, *Laudatio temporis acti et translatio studii* : apogée et déclin dans la satire médiévale (XIII^e–XIV^e siècles), (in:) *Apogée et déclin*, Claude Thomasset, Michel Zink (éds.), Paris : Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 195–209.
- ORR John, 1915, *Les œuvres de Guiot de Provins, poète lyrique et satirique*, Manchester : Imprimerie de l'Université.
- PAGEL Julius, 1892, *Die Chirurgie des Heinrich von Mondeville*, Berlin : Hirschwald.
- PANOFSKY Erwin, 1976, *La Renaissance et ses avant-courriers dans l'art d'Occident*, Paris : Flammarion.
- QUEUX DE SAINT-HILAIRE Auguste-Henri-Edouard, 1878, *Œuvres complètes de Eustache Deschamps*, t. I, Paris : Firmin Didot / SATF.
- SILVESTRE Hubert, 1968, "*Quanto juniores, tanto perspicaciores*". *Antécédents à la Querelle des anciens et des modernes*, (in :) *Recueil commémoratif du X^e anniversaire de la faculté de philosophie et de lettres*, Louvain-Paris : Publications de l'université Lovanium de Kinshasa, 231–255.
- SOT Michel, 2007 (paru en 2009), *Renovatio, renaissance et réforme à l'époque carolingienne : recherche sur les mots*, *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France* (Séance du 7 février 2007) : 62–72.
- SPINA Luigi, 2004, *Nains et géants : une dialectique antique*, *L'Information littéraire* 56 : 28–33.
- THILO Georg et HAGEN Hermann, 1884, *Servii grammatici qui feruntur in Vergilii carmina commentarii*, vol. 2, Leipzig : Teubner.
- TILLIETTE Jean-Yves, 1995, *Tamquam lapides vivi... Sur les « élégies romaines » d'Hildebert de Lavardin (ca. 1100)*, (in:) *Alla Signorina. Mélanges offerts à Noëlle de La Blanchardière*, Rome : Ecole Française de Rome, 359–380.
- TURNBULL Herbert, 1959, *The Correspondence of Isaac Newton*, vol. I, Cambridge : Cambridge University Press.
- VIGLIANO Tristan, 2013, *Juan Luis Vives. De disciplinis. Savoir et enseigner*, Paris : Les Belles Lettres.
- WRIGHT Thomas, 1863, *Alexandri Neckam De naturis rerum libri duo*, Londres : Longman.
- YOSHIDA Atsuhiko, 1969, *Mythe d'Orion et de Cédalion*, (in:) *Hommages à Marcel Renard*, Jacqueline Bibauw (éd.), t. II, Bruxelles : Revue d'études latines (= « Latomus », 102), 828–844.